

9 juillet 1961

Centenaire de Portneuf

Dans la vie, on n'a aucun mérite dans le choix de ses parents... ce qui ne diminue en rien l'orgueil légitime que l'on éprouve à leur sujet.

Je n'irai pas jusqu'à dire que l'on a un immense mérite à choisir ses beaux-parents, puisque l'on obéit alors à des sentiments et à des émotions qui ne doivent pas toujours laisser à la volonté son plein exercice! Mais on peut au moins affirmer que le « OUI » sacramentel des époux comporte tout de même un élément de liberté suffisant pour donner satisfaction aux autorités religieuses et civiles!

Eh bien, tout comme le mariage nous associe à une nouvelle famille et nous donne des parents par alliance, il étend du même coup notre patrie intime. Aussi... tout comme on parle de beaux-parents, de beaux-frères, de belles-sœurs, d'oncles, de neveux et de cousine par alliance, on devrait parler de petite patrie par alliance! Comme on parle de ses beaux-parents, on devrait parler de comté par alliance, de son... « beau » comté!

Et quand je dis mon « beau » comté de Portneuf, c'est, vous l'avez deviné, dans les deux sens du terme. En effet, c'est dans ce comté qu'en 1935, je participais libre, insouciant et célibataire à une campagne électorale. Mais mon autonomie fut victime d'une guerre-éclair à laquelle il me fut impossible de résister. Quoique solidement accroché, je fis une belle lutte sportive. Avec l'énergie du désespoir, je résistai pendant trois ans!

Mais, le 2 juillet 1938, je capitulais sans conditions! Vous avez peut-être eu l'occasion de remarquer que, depuis la deuxième guerre mondiale, l'Allemagne ne s'est jamais si bien portée, économiquement, que depuis sa capitulation sans conditions. Je vous avoue que, de mon côté, je n'ai pas eu trop à me plaindre du sort qui a été le mien depuis ce complot victorieux contre ma liberté. Et je vous ramène aujourd'hui votre Portneuviennne de 1938 pour que vous puissiez constater sur sa figure sereine les bons effets de ma conduite exemplaire comme mari!

Je n'étonnerai probablement personne – sauf elle! – en vous disant que l'appui qu'elle m'a donné avec un merveilleux et inlassable dévouement a joué dans ma vie un rôle dont je n'aurais pu me passer. À tous les jeunes célibataires qui se proposent un jour de devenir premiers ministres, je n'ai qu'un conseil à donner, mais je crois qu'il est excellent.

Épousez une jeune fille de Portneuf en venant assister au centenaire de votre ville, car il s'agit bien d'une ville aussitôt que seront émises les lettres patentes qui ont été décrétées par un arrêté ministériel adopté il y a quelques jours.

Lorsque votre Conseil a demandé son érection en ville par un bill privé, je lui ai conseillé d'attendre l'application des dernières modifications à la Loi des cités et villes, modifications qui permettent l'incorporation, en certaines circonstances spéciales, de villes de moins de 2000 âmes, et cela sans payer des frais d'environ \$2,500 peut-être pour un bill privé de ce genre.

Tout s'est donc passé conformément à la nouvelle loi, et vous voilà citoyens d'une ville exactement cent ans après l'érection canonique de votre paroisse.

Votre premier centenaire se célèbre donc sous les plus heureux auspices et je vous en félicite en vous engageant à commencer votre deuxième siècle avec le même dynamisme que vos fondateurs d'il y a cent ans.

En venant assister à vos fêtes et en jetant mes pensées sur le papier, j'évoquais ce que fut Portneuf il y a cent ans. Il y a un fait de votre petite histoire que je n'ai jamais oublié depuis le jour où ma femme me l'a raconté.

Pour élever une église à Portneuf, le zèle et l'enthousiasme collectifs qui furent déployés frisaient l'héroïsme. Non seulement on vit la plupart des habitants charger pour leur part jusqu'à 150 voyages de pierre, non seulement on en vit cinq autres qui ne craignaient pas d'hypothéquer leur terre pour \$1,500, mais on vit le curé qui, soutane relevée, chargeait des bateaux de pierre et de tuf sur les grèves de Cap-Santé.

En évoquant cette période de détermination et de sacrifices héroïques, on sent grandir sa fierté, mais en même temps on se pose la question inévitable : Nous sommes fiers d'eux, mais eux, seraient-ils fiers de nous ?

Eh bien, au risque d'en étonner plusieurs, ma réponse ne sera pas la conclusion pessimiste que l'on a l'habitude de donner oratoirement à une telle question.

L'héroïsme et le courage ne doivent pas être des idées figées pour toujours. Tout ce qui est vivant est souple et ces qualités dont je viens de parler s'adaptent au climat où elles fleurissent.

Or, notre climat n'est pas celui qui existait il y a cent ans. Si nos ancêtres vivaient de nos jours, ils seraient des hommes d'aujourd'hui et ils s'adapteraient à leur milieu et leurs vertus non seulement seraient de notre temps mais elles seraient celles dont notre temps a besoin. L'honnête homme d'aujourd'hui, la mère de famille de 1961, tous les êtres de bonne volonté qui, sans ostentation, accomplissent leur devoir avec simplicité, sont tout aussi digne d'admiration que celui qui, dans une circonstance exceptionnelle s'est montré exceptionnellement héroïque. L'important, c'est, non pas de rechercher l'héroïsme, mais d'obéir à l'inspiration du devoir. Cette inspiration peut changer selon l'époque, mais, même si les actes sont différents, le caractère qui les produit possède les mêmes qualités profondes. Si vous aviez vécu au temps de vos ancêtres, vous vous seriez conduits comme eux. Si eux vivaient de nos jours, c'est dans l'exécution de leurs devoirs quotidiens qu'ils feraient preuve des mêmes qualités qui excitent notre admiration quand nous les retrouvons dans l'histoire au lieu de les voir dans notre entourage.

Entre les deux conceptions du devoir, entre l'héroïque et le quotidien, il y a plus qu'une harmonie il y a, je le crois sincèrement, une ressemblance essentielle et, peut-être même, une identité parfaite. Et cette harmonie, cette identité, on doit, je le pense, les rechercher et les transposer dans notre comportement comme peuple. Je crois que tous les extrémistes font fausse route. Je crois que la prudence et le progrès peuvent faire bon ménage dans une conception qui unit à la sagesse du traditionalisme l'audace des conceptions plus nouvelles.

Pourquoi la science politique ferait-elle exception aux autres sciences, aux autres arts, y compris l'art de vivre? Ceux qui font progresser les autres sciences et les autres arts ne sont ni ceux qui s'accrochent désespérément au passé ni ceux qui en font table rase. Ce sont ceux qui savent considérer la tradition non pas comme une momie, non pas comme un fossile, mais comme une force projetée dans le présent et l'avenir.

Je me sentirais désorienté si mon esprit était vide de toute tradition, si je ne sentais clairement remonter en moi toutes les choses du passé dont j'ai la certitude, peut-être naïve mais intense, d'être l'héritier. Mais je me sentirais traître envers ce même passé si je me contentais d'en copier l'image au lieu d'en perpétuer la vitalité.

Ce qui est aujourd'hui tradition fut un jour très moderne et très audacieux. Le véritable traditionaliste a hérité non pas tant du progrès d'autrefois que de la capacité d'en créer un nouveau, adapté aux circonstances présentes et aux devoirs de l'heure, que ce soit en économie, en sociologie ou en éducation.

Ce progrès, que sera-t-il au juste pour nous? En quoi consistera-t-il? J'ignore jusqu'où les moyens que m'a donné la Providence me permettront d'aller. Je ne sais qu'une chose: j'aime mieux présumer de mes forces que de les mettre trop prudemment – voire lâchement – en veilleuse. Même en marchant avec circonspection, il n'y a plus de temps à perdre, puisque l'enjeu, c'est la réalisation de notre destinée comme groupe ethnique.

Est-ce à moi qu'appartiendra la consolation d'avoir mené la tâche à bien? Je ne me contenterai que d'une satisfaction: c'est la conviction que quelque chose a bougé dans la bonne voie. Et c'est déjà énorme pour un homme de penser qu'il a travaillé, même modestement, pour sa patrie. Un proverbe qui se trouvait dans mon livre de lecture du cours élémentaire m'est resté gravé dans la mémoire: « Celui qui a planté un arbre n'a pas passé en vain sur la terre. »

Suis-je dans la bonne voie quand je rêve d'une politique qui soit à mi-chemin entre celle des attardés et celle des partisans du changement à tout prix?

Je le pense très sincèrement et si vous voulez bien me le permettre, je vais me servir d'une image très familière mais qui, dans l'inspiration du moment, me paraît assez juste. Vous connaissez ces automobilistes irritants que le langage populaire ne veut même pas désigner d'une expression française et que l'on appelle, sans même prendre la peine de traduire, des [« SUNDAY DRIVERS »]? Vous connaissez également ceux que l'on appelle les casse-cous ?

Eh bien, il y a en politique des [« Sunday drivers »] et il y a des casse-cous. Il y a ceux qui piétinent sur place et qui exaspèrent tellement ceux qui voudraient arriver à destination, qu'ils causent souvent un accident fatal.

Il y a aussi les casse-cous pour qui rien ne va assez vite en politique. Eux aussi provoquent des tragédies, et comme dans le cas des tragédies de la route, ils ne sont pas les seuls à en souffrir, puisque des innocents paient souvent de leur vie l'audace des irresponsables. Je n'ai pas besoin de m'expliquer davantage: la comparaison saute aux yeux. Les arriérés de la politique sont ceux-là mêmes qui exaspèrent et même provoquent une révolution

impatiente, et les révolutionnaires casse-cou ne se soucient pas des innocents qu'ils plongent dans la tragédie.

Voici les réflexions qui me sont venues à l'esprit en pensant au contraste fécond entre le passé et le présent de votre ville. Si vous étiez demeurés comme il y a cent ans, vous seriez un objet de curiosité! Si vous aviez renié le passé, vous seriez des traîtres. Vous avez choisi la voie la plus simple, la plus naturelle, la plus logique: vous avez choisi d'être ce que seraient vos fondateurs s'ils vivaient aujourd'hui, puisque, en somme, chaque époque a droit à son type d'idéal, pourvu que ce soit un idéal.

Je crois, je vous l'ai dit, je crois à la fois au progrès et à la tradition. Je crois surtout en un progrès qui était contenu en puissance dans la tradition et qui en découle tout naturellement. Je crois en un idéal qui est l'anticipation d'un ordre plus fécond que celui que l'on connaît déjà... en un idéal qui est une généreuse émulation à détruire l'injustice... en un idéal, enfin, qui est l'espérance indestructible de préparer un monde plus logique où l'homme trouvera de plus en plus facilement les moyens de réaliser sa vocation terrestre et sa vocation surnaturelle.